

Anne Lopez

Le psychanalyste dans la durée : comment se soutient-il dans sa position ? *Quid* du fantasme * ?

Sollicitée pour cette après-midi des cartels, j'ai répondu à cette demande de l'École, ce qui a ravivé mon désir et mes questions. Le thème sur le fantasme couvrait et articulait le champ ouvert par les deux cartels dans lesquels je travaille avec des positions différentes.

D'un côté, nous étudions le séminaire de Jacques Lacan *Les Formations de l'inconscient*¹ (1957-1958). De l'autre, les questions suivantes : comment perdure et se vivifie le désir de l'analyste pour se maintenir dans la durée ? Qu'est-ce qui après l'analyse tient ou lâche et qu'en est-il du fantasme pour le tenant-lieu du désir de l'analyste ?

Dans le *Séminaire V, Les Formations de l'inconscient*, Lacan travaille dans un premier temps le mot d'esprit puis élabore ce qui deviendra ultérieurement le graphe du désir que l'on trouve dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien² ». Ce qui est remarquable, c'est l'abord qu'il fait des formations de l'inconscient, qui n'ont d'autre réalité que d'être structurées par le signifiant. Ce séminaire met au point la dialectique de la demande et du désir et cerne également ce qui cadre le désir, c'est-à-dire le fantasme.

Dans le chapitre XIII des *Formations de l'inconscient*, comme d'ailleurs dans bien d'autres séminaires, Lacan, recréant sans cesse le sillon de la psychanalyse, revient sur le fantasme soigneusement travaillé par Freud, « on bat un enfant ». Ce fantasme, cicatrice de l'Œdipe, marque une étape nécessaire de l'amour pour le père en permettant à l'enfant de s'orienter dans le désir pour ne pas rester au

* Après-midi des cartels du 10 novembre 2007.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.

2. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 793.

service de la mère. C'est le moment où l'enfant cherche à combler la place imaginaire qu'il pourrait occuper dans le désir de la mère. Et, dans le meilleur des cas, la place est occupée par le père ou un autre. Il lui faut alors se réintroduire dans une chaîne symbolique qui lui permette de désirer. Cela s'effectue à travers une construction fantasmatique qui est son interprétation du désir de l'Autre.

Ce fantasme, « on bat un enfant », explicite bien la phrase choisie pour cette journée : le fantasme est l'étoffe du je, l'objet de la pulsion, sans image spéculaire, étant étoffe, doublure du S barré.

Je rappelle très brièvement la formule désubjectivée « on bat un enfant » ; puis la retrouvaille par association d'idées de la *jalouissance*, pour prendre un terme plus tardif de Lacan, envers le puîné. Lacan, à ce sujet, s'est référé fréquemment à l'observation rapportée par saint Augustin : la pâleur mortelle de l'enfant qui regarde son puîné au sein. Il faut bien voir que c'est une exclusion du sujet qui contemple la scène, se trouvant imaginairement devant un Un dont l'objet qui fait copule de complémentarité a été le sien mais dont il n'a plus nulle nécessité.

À la place de ce je, le sujet *infans* présente de petits scenarii. Le je, non formulé, apparaîtrait dans sa substance seulement au deuxième temps, reconstruit par déduction logique là où se localiserait la satisfaction libidinale sexuelle qui ne peut se dire je mais qui est à la place même de la jouissance obtenue par ce fantasme. Le fantasme est consolateur de la déchéance miséreuse du petit sujet éjecté, chassé du symbolique par le puîné comme *a*. Parallèlement, il s'identifie au puîné battu et réintègre le symbolique de l'amour du père par le fantasme où il se complaît. Il y a pour le sujet une mise en équivalence du battre et de l'aimer, avec le changement de signe du moins au plus. C'est ce point qui est intéressant, cette satisfaction obtenue à travers un retournement de l'agressif sadique au masochisme. Ce n'est pas une perversion masochiste, perversion établie qui demanderait une réalisation effective pour en jouir ; le pervers intègre solidement, nous dit Lacan, sa fonction de sujet à son existence de désir ($a \rightarrow S$). Ce sont des pensées enclines à la douleur d'exister du sujet. Freud parle d'ailleurs de noyau obscur, de ce point d'origine où se mêlent agression et sexuel.

Dans *Naissance de la psychanalyse*, en 1897, Freud parle des fantasmes. Il souligne qu'ils sont créés, inventés avec des matériaux dont l'origine remonte très loin dans l'histoire du sujet. Je vais vous lire ces passages que vous trouverez dans les lettres à Fliess :

– « [...] les fantasmes hystériques qui [...] se rapportent à des choses que l'enfant a entendues de bonne heure et dont il n'a que longtemps après saisi le sens. Fait surprenant, l'âge où l'enfant a acquis ces notions est très précoce : à partir de 6 ou 7 mois ³ ! » ;

– les fantasmes « édifient des défenses psychiques contre le retour des souvenirs qu'ils ont aussi la mission d'épurer et de sublimer. Élaborés à l'aide de choses entendues qui ne sont utilisées qu'après coup, ils combinent les incidents vécus, les récits de faits passés et les choses vues par le sujet lui-même ⁴ » ;

– « Les fantasmes se produisent par une combinaison de choses vécues et de choses entendues, suivant certaines tendances. Ces tendances visent à rendre inaccessibles les souvenirs qui ont pu ou pourraient donner naissance aux symptômes. Les fantasmes se forment par un processus de fusion et de déformation analogue à la décomposition d'un corps chimique combiné à un autre. Le premier genre de déformation consiste en une falsification du souvenir par fragmentation, ce qui implique un mépris des rapports chronologiques [...]. Un fragment de la scène vue se trouve ainsi relié à un fragment de la scène entendue pour former un fantasme, tandis que le fragment non utilisé entre dans une autre combinaison. Ce processus rend impossible la découverte de la connexion originelle [...]. En revanche il y a alors production de fabulations inconscientes qui ont échappé à la défense ⁵. »

Soulignons bien ces matériaux qui servent à la construction des fantasmes : ce sont des bribes, des débris finalement réassociés après coup de choses entendues mais pas forcément comprises, vues ou vécues, donc un mélange de signifiants empruntant des sources de trajets pulsionnels, le regard et la voix dit Freud, du vu ou de l'entendu.

3. S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 170.

4. *Ibid.*, p. 174-175.

5. *Ibid.*, p. 180-181.

Pour Freud, un autre point important concernant le fantasme est la rupture de sa croyance induite par le dire hystérique d'une séduction effective par le père. Il remettra en cause la réalité vécue de ces scènes qui pour lui sont des fantasmes soutenant, cadrant le désir de l'hystérique.

C'est aussi dans ce *Séminaire V, Les Formations de l'inconscient*, qu'on trouve une définition très éclairante du père et de son au-delà, le Nom-du-Père comme ce qui équivaut au symbolique et à la chaîne signifiante : « [...] à l'intérieur du système signifiant, le Nom-du-Père a la fonction de signifier l'ensemble du système signifiant, de l'autoriser à exister, d'en faire la loi [...] ⁶ ».

Lacan ajoute cette observation clinique sur la pente au suicide de ceux qui dans l'analyse approchent ce point de n'avoir pas été désirés, point où ils tentent de s'extraire définitivement de la chaîne signifiante comme pour devenir pur signe en s'abolissant.

Le Nom-du-Père est cet au-delà du père où justement le père ne se prend pas pour la loi ; il l'exerce en y étant lui-même soumis (la castration).

Les fantasmes – s'ils apportent au sujet une satisfaction, une sorte de jouissance – ne s'avouent que difficilement et parfois avec beaucoup de culpabilité. Ils sont là pour se jouir, non pour se dire.

Cela peut représenter un refuge très important dans la vie du sujet, un abri constant de la libido qui s'investit essentiellement dans ces pensées, une solution à l'existence quand quelque chose de réel et traumatique n'a pu être symbolisé, par exemple la mort d'un père ou d'une mère dans la toute petite enfance. L'énergie et le temps que consacre un sujet à ces pensées articulées sont considérables.

L'analyste ne peut que laisser le temps au sujet en analyse pour les formuler ; il n'a pas à faire intrusion. C'est une question éthique qui fait sûrement coupure avec d'autres pratiques dites thérapeutiques où le thérapeute intervient sur la matérialité du fantasme. Ces interventions semblent fréquentes dans des pratiques liées à la sexologie et sans doute aussi dans les consultations pratiquées par les dits conseillers conjugaux. Cette manipulation du ou des fantasmes pris comme réalité ne peut entraîner que des acting out ou des passages à l'acte.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 240.

Les fantasmes pluriels émaillent donc l'analyse de petits écrans ou écrans de satisfaction qui cachent le refoulé, refoulé qui peu à peu se lève et fait dépôt de savoir.

Le fantasme dit fondamental est une version de ce qui supplée au non-rapport sexuel et cadre le désir entre un homme et une femme. L'articulation dans l'analyse du fantasme fondamental du sujet de l'inconscient s'élabore lentement. C'est une construction qui s'épure par évidement de jouissance dans des mouvements successifs et incessants d'aliénation et de séparation. Le fantasme fondamental est une version du rapport sexuel représenté partiellement, c'est-à-dire par un objet partiel, et le mathème du fantasme représente la manière de faire consister l'Autre barré. (Cet objet dit partiel ne l'est que de représenter partiellement la fonction que l'objet supporte.) L'Autre comme barré, frappé du manque, a été rencontré par le sujet névrosé, mais d'une certaine façon ce manque a été obturé par la jouissance du fantasme.

Cette élaboration, cette construction du fantasme se fait parallèlement à la demande d'amour qui absolutise le trajet analytique où le névrosé joue sa partie à vouloir compléter l'Autre, l'analyste. La demande repasse par les signifiants de l'histoire particulière du névrosé, questionnant le désir de l'Autre et permettant à l'objet de jouissance fixé par le fantasme de faire trace d'évanouissement, de *fading* du sujet. L'analyste comme semblant d'objet *a* s'intègre au fantasme radical que construit l'analysant.

Il est fréquent chez certains sujets que le fantasme d'homosexualité persiste, leur posant la question de leur sexuation et remettant en cause fantasmatiquement leur choix de vie alors qu'elle est orientée par le désir effectif et effectué d'une femme depuis des années. Il n'y a parfois aucune pratique ou expérience homosexuelle, mais ce fantasme est à entendre, me semble-t-il, comme trace de l'Œdipe, surtout quand le père a été très « marquant » et défaille dans sa fonction de père, quand justement il n'a pas eu le symptôme père. Ce n'est alors que trace d'une demande d'amour envers le père traumatique. L'abri, pris des fautes et des torts du père, conduit le sujet à une déresponsabilisation, dont l'analyste aura à le déloger peu à peu, avec délicatesse. Il restera de toute façon la lente élaboration du désir inconscient de la mère et pour la mère... qui ne peut se coordonner qu'à un fantasme à construire-déconstruire et à faire déconsister.

Je me posais la question de la place, pour Lacan et pour nous, de ce fantasme « on bat un enfant ». C'est une question rencontrée dans notre cartel. À quelle place cette fonction du fantasme opère-t-elle ? Trace de l'Œdipe certes, mais aussi première écriture tentée d'une version du rapport sexuel ?...

Dans le compte-rendu de « La logique du fantasme ⁷ », Lacan parle de la fonction d'axiome du fantasme comme « [ce qui figure] sous un modèle constant ». La rupture de cet axiome découvre la place occupée par le fantasme pour un sujet, celle du réel, réel en tant qu'impossible, qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Lacan souligne qu'il n'y a pas d'autre entrée pour le sujet dans le réel que cet axiome du fantasme. Faire déconsister l'imaginaire du fantasme pour entr'apercevoir cette place d'expulsé du sens est un enjeu considérable de l'analyse. C'est ici qu'il y a ou non acte de l'analyste, acte improgrammable, imprévisible, qui pour le dire en plaisantant fait sortir de ses gonds le sujet supposé savoir et le réduit à l'objet. De là où il avait placé l'objet cause de son désir, l'analysant rencontre le désêtre de l'analyste mais aussi une cause qui fait être, de ne plus vouloir à tout prix combler le manque, le manque à être. Quelque chose s'épure comme coupure par *a* entre le manque et l'être.

Il y a donc une défection du fantasme dans le sens de défaire ; défection où apparaît dans ce moment l'objet impensable, inimaginable, dont il n'y a pas d'idée, cause du désir où le sujet avait mis ses petites causes à lui.

Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan parle du réel ainsi : « Si vous creusez ce que je veux dire par cette notion du réel, il apparaît que le réel se fonde pour autant qu'il n'a pas de sens, qu'il exclut le sens, ou, plus exactement, qu'il se dépose d'en être exclu ⁸. »

Ce dépôt en exclusion du sens est le travail de toute une analyse, qui passe par les signifiants de l'Autre du sujet interrogeant le désir de l'Autre. Le fantasme est une sorte de bêtise indispensable de la pensée qui rend étroite la réalité en faisant écran et qui cadre la position du sujet de division signifiante et d'objet *a* qui choisit mais dont il tente incessamment la récupération.

7. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 325.

8. J. Lacan, Séminaire inédit, « Le sinthome », leçon du 13 janvier 1976.

Vers une fin d'analyse, la demande se vide et s'évide ; demande qui s'était fixée plus particulièrement sur un objet (S barré poinçon D) mais qui ne nous intéresse, nous dit Lacan dans *Les Formations de l'inconscient*, « uniquement en ceci, que c'est à ce moment de sa demande que se sont posés pour lui les problèmes de ses rapports à l'Autre, en tant qu'ils furent déterminants par la suite pour la mise en place de son désir ⁹ ».

Comment fait-on ensuite pour maintenir le vide propre à la fonction d'analyste et en faire offre à l'analysant ?

Après l'analyse, le fantasme s'avère peut-être plus souple, plus apprivoisé par le sujet, qui peut quand même à certains moments de son existence réaliser que « tiens, là encore c'était ça... ».

Quant à la répétition qui a fait le destin de son existence, il y a, après l'analyse, une certaine liberté de choix ; choix finalement de répéter encore ou non, mais surtout de ne plus être cet être flottant qui court derrière le désir de l'Autre ou le fuit. Désirer et demander ne ramènent plus la cohorte des figures de l'Autre propre à l'histoire du sujet et à l'interprétation qu'il s'était donnée du désir de l'Autre suivant son fantasme.

Dans sa vie, un certain style lui est imposé par le choix qu'il a fait comme analyste : il sait que rien n'est acquis d'office et à tous les coups pour qu'une analyse se mette en route et puisse se conclure. Cela suppose un travail constant pour maintenir l'éthique de l'expérience qui le rendra prêt à l'acte sans que cet acte soit pensable et prévisible. C'est une sorte d'exercice qui le rend esclave du désir de l'analyste. J'emploie le mot esclave, qui semble presque un oxymore avec le mot désir, pour souligner qu'il peut y avoir à certains moments une tendance surmoïque et donc, en contrepartie, une certaine jouissance qui outrepassé le vide nécessaire au désir de l'analyste. Cette tendance surmoïque peut être cantonnée au travail d'analysant de l'analyste dans une École (quand il n'est pas en fonction d'analyste) et, là, il semblerait qu'il faille trouver des modalités d'aération permettant le manque nécessaire au souffle du désir.

La pratique qui me semble la plus favorable au désir est justement celle des cartels. Bien sûr ils ne fonctionnent pas tous d'office avec le manque et avec ce point d'identification dont parle Lacan,

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 414.

identification à l'objet *a*. Ce qui assure me semble-t-il le bon fonctionnement d'un cartel tient beaucoup à la manière dont le plus-un occupe cette fonction, non pas comme un maître qui sait mais comme un sujet divisé par la question qu'il soutient. Même s'il est plus avancé dans la pratique et le savoir analytique, il se doit (et bien sûr on ne sait pas comment dire autrement que « se doit » qui devient irrémédiablement surmoïque) de ne pas remplir de son savoir les questions des autres au travail. Et surtout il sait faire avec l'opacité de la cause, qui ne s'inscrit d'aucun savoir et est justement reste d'une analyse. À lui donc de tenter de débouter l'appel au discours du maître que représente parfois l'attente de certains cartellissants. Produire une division, une question et tenter d'en faire en fin de cartel un produit singulier à chacun sont à la charge du plus-un.

Il y a également le difficile problème de l'expérience dans le temps de l'usage qu'un groupe fait des concepts de la pensée analytique : langue qui tend à se pétrifier et entraîne l'étouffement du désir par la mise au pas de maîtrise qui renforce la soumission et l'aliénation de chacun. L'École n'est pas à l'abri de cela et, là encore, les cartels dans leur fourmillement multiple et changeant pourraient s'équivaloir à l'École...

Le réel sait nous rattraper et nous avons tous une énorme capacité à réinstaller les mécanismes et les défenses anciens, l'amortissement fantasmatique et le forçage du principe de plaisir, qui risquent de nous entraîner de nouveau dans un processus délétère propre à la pulsion de mort.

Peut-être d'ailleurs « psychanalyste » est-il une sorte de béquille à l'existence. Ou le refuge dernier d'un n'en rien vouloir savoir, d'un point à ignorer absolument pour le sujet, un recel de jouissance, puisque parfois s'éclaire, dans une autre tranche d'analyse, ce qui avait été oblitéré dans celle d'avant.

Le temps, la mort, les séparations, les pertes en somme, les naissances sont des événements qui nous atteignent tous, analystes ou non, et nous avons sans cesse un effort de symbolisation à faire encore et toujours, surtout lorsque nous opérons comme analyste. Heureusement cette fonction, mise en fonction d'un opérateur logique de la castration en tant que manque et non plus manque à être, et par là même offre d'une place vide d'objet, n'est pas

constante. Autant la libido de l'analysant investit l'analyste bien au-delà des séances, autant l'analyste ne se fait semblant de *a* que dans les séances, sur le seuil et à la sortie, entre deux portes, entre deux dits, entre l'inter-dit. Peut-être est-ce cela qui permet d'occuper la fonction.

Qu'est-ce qui tient toujours après l'analyse et ne s'oublie pas ? C'est sans doute l'acte analytique qui a permis de révéler l'objet de désir et de jouissance, provoquant un avant et un après. L'acte fait surgir le réel d'une entrée en analyse, ne laissant plus le sujet tranquille malgré son fantasme. Ce réel, on le retrouve compressé et irréductible après le trajet d'une analyse quand les négativités de structure ont été atteintes, après bien sûr moult détours par le désir de l'Autre que le sujet ne sature plus à tout prix.

Dans l'École, que fait-on du désir de l'Autre ? On s'y appuie malgré tout ; on peut entendre ceux qui parlent au-delà de l'amour, c'est-à-dire sans la demande d'amour qui a opéré dans l'analyse. Cela permet peut-être une certaine ouverture à la parole des autres légitimement autrifiés par la chute des passions de l'être, amour et haine.

« Comment [...] vivre la pulsion ? », interrogeait Lacan à la fin des *Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, en sachant donc que c'est par la pulsion, dans un certain forçage, que s'outrepasse le principe de plaisir ; c'est sans doute ce qui fait penser à un pseudo-masochisme du désir de l'analyste. Le travail d'École permet ce forçage, en l'exerçant chacun à sa mesure, avec ses limites de jouissance et de désir. Ainsi, nous prenons un thème, nous le travaillons, nous tentons d'en cerner les pourtours en sachant qu'il y a un os, un hiatus, qui nous ouvre malgré cela au désir de savoir lié au désir de l'Autre.

Cela ne peut se faire sans adresse, adresse aux autres que j'appellerai volontiers de petites adresses de transfert, pour un temps, en en changeant, en « pèlerinant » à gauche et à droite.

Peut-être est-ce ainsi qu'il y a transmission de la psychanalyse, mais sans jamais savoir réellement les effets de ce qu'on dit, effets jamais prévisibles, dans le meilleur des cas surprise comme l'inconscient et ses formations.

Une réflexion de l'un d'entre nous : « Finalement on fait le mieux possible », à entendre le mieux dire possible, le mieux de ce

qu'on peut tenir de notre position d'analyste, m'avait d'abord un peu choquée parce que le mieux et le pire sont comme l'endroit et l'envers d'une même bande. Mais, après coup je l'ai entendue comme un écho aux fonctionnaires dont parle Lacan dans sa note sur les passeurs qui savent appuyer sur les bons boutons, et d'une certaine façon ça n'est pas si mal que cela... Bien sûr, l'acte analytique échappe à cette logique, mais il n'est pas, cet acte, à tout coup dans toutes les expériences analytiques et reste le fait de certaines analyses et de pas tous les analysants. Même si notre pratique s'oriente et s'appuie de la passe et donc de l'effort de production d'une garantie à plusieurs, là où on sait qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. L'acte s'appuie du non-rapport sexuel découvert par l'analyste dans sa propre analyse, non-rapport sexuel qui avait été recouvert d'un mixte de symptôme et donc de jouissance et de fantasme.

Qu'en reste-t-il, encore ? C'est à ça que nous nous affrontons pour tenter de ne pas rester tapis dans l'ignorance et c'est à cela que répond la nécessité d'une École avec moult cartels.